

VENISE

Pavillons : entre rires, rêves et larmes

Pavilions: Laughter, dreams and tears

■ Les regards et les corps sont bridés par un labyrinthe de couloirs étroits, en référence à l'urbanisme vénitien et aux dédales de l'âme. Le ton est donné dès l'extérieur, avec le panneau qui barre l'entrée du pavillon autrichien, obligeant le visiteur à détourner son chemin. De longues cimaises tombent du plafond jusqu'à hauteur de hanches. Des recoins, surgissent des portraits anciens. Markus Schinwald les a complétés de prothèses douces et terrifiantes ; elles semblent avoir toujours existé. Une femme a le visage couvert d'un linceul blanc. Une autre est forcée à sourire car deux lanières, entre attèle et cicatrice, lui tirent les coins des lèvres. Une troisième a le menton enveloppé d'un morceau de fourrure relié à son nez pour en corriger la forme. Des sculptures, constituées de pieds de tables, occupent le haut des murs. On a l'impression qu'elles vont s'animer. Enfin, le film en deux parties intitulé *Orient* clôt le parcours. Des personnages exécutent des mouvements absurdes dans une ruine moderniste. Un homme grimpe à une porte, tandis qu'une femme s'élève dans les airs à l'aide d'une corde, entre délire psychique et libération de nos subconscious.

C'est une vision onirique à la fois réjouissante et angoissante que proposent Martine Feipel et Jean Bechameil dans le pavillon luxembourgeois. Le visiteur désorienté circule dans l'univers blanc d'un palais dont les murs ondulent, les lustres tanguent, les colonnes penchent, les meubles ont fondu et les escaliers, que l'on découvre dans des miroirs, mènent au plafond. Et l'on ne sait si *le Cercle fermé* est un reflet dans l'eau des canaux vénitiens, un palais des glaces dans une fête foraine très sophistiquée, ou une scène apocalyptique, tableau d'un monde contemporain troublé.

Dans une atmosphère fantastique, Tabaimo propose, à travers *Teleco-soup*, une métaphore de la société japonaise, à la fois isolée et singulière. Jouant sur le mot *telescopie*, le titre de cette vaste installation indique un parti pris d'inversion des contraires. *Teleco-soup* est inspiré d'un proverbe chinois (« Une grenouille dans un puits ne peut pas imaginer l'océan ») et de sa suite japonaise (« mais elle connaît la hauteur du ciel »). Après quelques marches, le visiteur entre dans le pavillon comme dans un puits. Les murs sont couverts de projections à hauteur d'homme ; l'effet de profondeur est renforcé par des miroirs. En ressortant, on aper-



çoit des nuages... projetés sur les piliers. Le ciel est au fond du puits. Une immense façade semble faire concurrence à celles des pavillons britannique et allemand. C'est l'entrée du pavillon canadien. Des lettres blanches sur fond noir composent le poème de Steven Shearer inspiré de titres et de paroles de musique *death metal*. Fasciné par le monde de l'adolescence, Shearer s'approprie des textes comme s'il s'agissait de poésie concrète. Un album est d'ailleurs consultable à l'intérieur du pavillon. Une autre partie de son travail, très différente, se présente sous la forme de dessins et de peintures figuratives. Ces travaux sont le fruit d'une intense compilation d'images trouvées dans des fanzines, sur des sites Internet, dans l'histoire de l'art (symbolisme, fauvisme ou expressionnisme). Shearer les recompose et les transforme subjectivement, pour en faire des images contemporaines et brûlantes. Un flot d'énergie traverse le bas du pavillon israélien : deux pompes tirent de l'eau de la lagune. On les sent vibrer comme les artères d'un corps. L'eau, enjeu de pouvoir et métaphore de la vie, est au cœur de *One Man's*

Floor Is Another Man's Feeling, poétique emboîtement d'œuvres de Sigalit Landau. Projetée sur le sol, une vidéo montre des hommes jouant à tracer des frontières sur le sable d'une plage entre Gaza et Israël, un jeu auquel, bien sûr, il n'y a pas de gagnant. À l'étage, des chaussures de l'artiste, cristallisées par l'eau salée de la mer Morte, s'enfoncent, on pourrait dire mélancoliquement, dans la neige qui fond au contact du sel polonais, près du port de Gdansk, haut lieu de contestation. Entre fertilité et stérilité, un filet de pêcheurs, raidi par des cristaux de sel, se transforme en sculpture. L'un des projets de Sigalit Landau est de construire un pont de sel sur la mer Morte, entre Israël et la Jordanie. La table des négociations sur le projet apparaît dans une vidéo... mais vue de dessous. Une fillette espiègle y noue les lacets des participants, comme pour déterminer une (utopique) marche vers le futur, dans laquelle les hommes avanceraient unis.

C'est aussi une forme d'optimisme qui anime le pavillon français de Christian Boltanski. Le bruit tonitruant d'une rotative, sur laquelle défilent

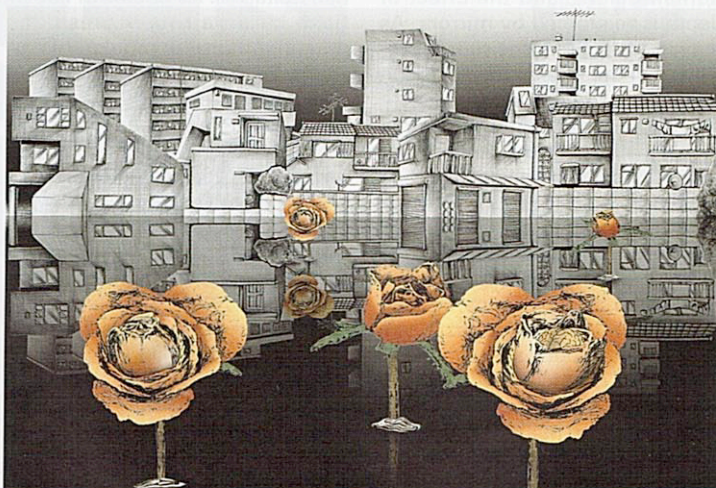
Ci-contre/left: Martine Feipel & Jean Bechameil. « Le cercle fermé ». 2010. Pavillon du Luxembourg.
"The Closed Circle"

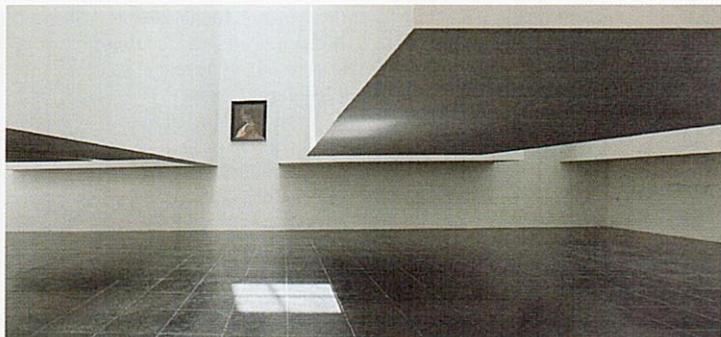
Ci-dessous/below: Tabaimo. « Teleco-soup ». 2011. Vidéo. 5'27" en boucle.
(© Tabaimo / Court. galerie Koyanagi et James Cohan Gallery). Pavillon japonais

des photographies de bébés, est régulièrement interrompu par la sonnerie d'une cloche. C'est l'instant décisif qui arrête l'image d'un nouveau-né, sous le signe de la *Chance* (titre de l'exposition) ou du hasard. Tout au fond, des fragments de visages de tous âges défilent, front, nez et bouche. Selon un principe proche d'une œuvre antérieure (*6 septembres*, 2005), le visiteur peut arrêter ce flux, pour former un portrait, mais il a peu de chances de ne pas créer un monstre. De chaque côté, défile le nombre des morts et des naissances du jour. Les rires ne sont jamais loin des larmes.

Une dominante plus légère, évanescence, baigne le dernier étage du palais abritant le pavillon écossais, entre références à l'histoire de l'art et réflexion sur la matière. Karla Black déploie une série de « presque objets », abstraits, faits de poussière de marbre aux teintes pastel qu'elle verse sur des monceaux de papier froissés, de couches de plâtre, de compost et d'ombre à paupière. Des nuages de cellophane flottent dans l'espace, suspendus. La forme d'un tableau, au-dessus d'une cheminée, est délicatement évoquée par un cadre de papier, tandis qu'un discret dragon furéte dans un coin, lui aussi retenu par des fils invisibles. Une odeur forte étreint le passant, celle de massifs blocs de savon, colorés et sculptés, dont les éclats précieux jonchent un tapis de terre.

C'est aussi dans les nuages que se situe la discrète exposition de Harold Ancart et Esther Kläs, à la Emily Harvey Foundation. Les deux artistes, un Belge et une Allemande établis à New York, ont réalisé des œuvres in situ, d'une grande finesse. De la suie projetée contre les murs forme un léger relief ombrageux, tandis que le sol, couvert de faux miroirs, reflète l'ensemble de la pièce. Un peu plus loin, un réseau de fils de nylon, rendu visible par des traces de suie, dessine une sorte de dais, au dessus des sculptures qui parsèment l'exposition – moulages de moules d'objets. Réflexion sur les formes et le passage du temps, *Rise, Rose, Risen*, dont le commissariat est assuré par l'artiste Olivier Babin, atteint une sorte d'ape-





Markus Schinwald. (© VBK, Wien 2011
Ph. A. Balon / la Biennale 2011 Austria)
Pavillon autrichien. Austrian Pavilion

santeur méditative et offre un refuge précieux dans l'effervescence vénitienne.

Enfin, si l'on pouvait chacun distribuer ses lions, voici le palmarès que j'aurais choisi : Sigalit Landau aurait reçu le lion d'or de la meilleure participation nationale pour le pavillon israélien *One Man's Floor Is Another Man's Feelings* ; Christian Marclay, celui du meilleur artiste dans l'exposition *ILLUMInations* pour sa vidéo *The Clock* (2010) ; le lion d'argent du meilleur jeune artiste dans l'exposition *ILLUMInations* serait allé à Andro Wekua, pour *Pink Wave Hunter* (2011) ; le jury aurait remis des mentions spéciales à Markus Schinwald pour le pavillon autrichien, et à Melanie Smith pour le pavillon mexicain ; enfin, Guy de Cointet, à titre posthume, et Sturtevant auraient reçu un lion d'or pour l'ensemble de leur carrière, ainsi qu'elle l'a réellement reçu.

Anaël Pigéat

Gazes and bodies are squeezed into a labyrinth of narrow corridors, referencing the layout of Venice streets and the maze of the soul. The tone was set before entering, with the panel barring the way into the Austrian Pavilion forcing visitors to take a detour. Moldings hang from the ceiling down to hip level. Nooks arise from old portraits. Markus Schinwald has added to them rounded, terrifying prostheses that seem to have always existed. A white shroud covers a woman's face. Another is forced to smile as the corners of her mouth are pulled by two straps, each something in between a harness and a scar. The chin of a third is wrapped in a piece of fur tied to her nose to correct its shape. At the top of the walls are sculptures made of table legs. They seem to be about to come to life. The installation ends with a two-part film, *Orient*. Characters perform absurd movements amid modernist ruins. A man climbs to a door, while a

woman pulls herself up into the air using a rope. Clinical insanity or the liberation of the subconscious? Martine Feipel & Jean Bechameil offer a simultaneously cheerful and disquieting vision at the Luxembourg Pavilion. Disoriented visitors move through the white world of a palace with undulating walls, swaying chandeliers, leaning columns, melted furniture and staircases, which we glimpse in mirrors, leading to the ceiling. We're not sure if *Le Cercle fermé* is a reflection in the water of Venice canals, a house of mirrors at a very sophisticated fair, or an apocalyptic scene representing the crisis-ridden contemporary world.

Set in a fantasy ambiance, *Teleco Soup* is a metaphor for Japan's isolated and unique society. The title of this vast installation, a play on the word telescopic, indicates an approach involving the reversal of opposites. *Tabaimo: Teleco Soup* is inspired by a Chinese proverb ("A frog in a well cannot imagine the ocean") and the Japanese riposte: "But he knows how high is the sky"). Visitors go down a few steps and enter the museum as if they were descending into a well. Projections cover the walls at human height, and the effect of depth is reinforced by mirrors. As they leave, visitors see clouds projected on the pilings. The sky is at the bottom of the well.

The immense façade of the Canadian Pavilion seems designed to rival that of the British and German buildings. White letters on a black background spell out a poem by Steven Shearer based on the title and words to a death metal tune. Fascinated by the worlds of teenagers, Shearer samples texts as if this were the poetic equivalent of concrete music. Visitors can consult the album inside the pavilion. Figurative paintings and drawings are another, very different aspect of his work. They are the

fruit of an intense compilation of images found in fanzines and Web sites or taken from art history (Symbolism, Fauvism and Expressionism). Shearer subjectively recomposes and transforms them to make highly contemporary images. A wave of energy sweeps through the lower area of the Israeli Pavilion as two pumps pull water up from the lagoon. We can feel them vibrating as if they were the arteries in a body. Water, always an issue of power and a metaphor for life, is at the heart of *One Man's Floor Is Another Man's Feelings*, a poetic intertwining of pieces by Sigalit Landau. A video projected on the floor shows men playing at tracing borders on the sand of a beach between Gaza and Israel. Of course there can be no winner in this game. Upstairs, shoes belonging to the artist covered with crystallized salt from the Dead Sea sink sadly into snow that has been made to melt by salt from near the Polish port Gdansk, historically a contested city. Neither fertile nor quite sterile, a fishermen's net stiffened by salt crystals is transformed into a sculpture. Landau plans to build a bridge of salt across the Dead Sea to connect Israel and Jordan.

A video projection shows the negotiating table—as seen from below. A mischievous little girl ties together the participants' shoelaces, as if to produce a (utopian) march in which men and women join together to advance toward the future.

A form of optimism also animates the French Pavilion featuring Christian Boltanski. As photos of babies flash by on a rotary press, the pounding noise is regularly interrupted by the sound of a bell. This decisive moment freezes picture of a new-born child—hence the title *Chance* (luck or chance). In the background fragments of faces of people of all ages go by, showing their foreheads, noses and mouths. Using a procedure similar to one he employed in his earlier *6 septembres*, 2005), a portrait comes together whenever visitors stop the flow, but most of the faces thus produced are monstrous. A crawl on either side displays the number of people who have died and been born that day, respectively. *Laughter is never far from tears.*

A lighter, more evanescent note pervades the upper floor of the building housing the Scottish Pavilion. This show oscillates between references to art history and an interrogation of matter. Karla Black lays out a series of "almost objects," abstractions made of pastel-colored marble dust sprinkled over crumbled pieces of paper, layers of plaster, compost and eyeshadow. Clouds of cellophane hang suspended in space. A paper frame subtly suggests the shape of a table next to a fireplace, while a discreet dragon noses around in a corner. He, too, is held up by invisible wires. Passers-by smell the strong odor of the colored and sculpted massive blocs of soap whose precious shards lie next to an earthen rug.

Also located in the clouds is the discreet exhibition of work by Harold Ancart and Esther Kläs at the Emily Harvey Foundation. These two New York-based artists, the former born in Belgium and the latter in Germany, have made very subtle site-specific pieces. Soot thrown on the walls produces a slightly shadowy relief, while the floor, covered with false mirrors, reflects the whole room. Slightly further along, a web of nylon fibers made visible by traces of soot forms a sort of dais below the sculptures scattered around the exhibition—casts made from molds of objects. A reflection on shapes and the passage of time, *Rise, Rose, Risen*, curated by Olivier Babin, reaches a state of meditative weightlessness. It offers a precious refuge amid the Venetian effervescence.

Finally, if every visitor could award their own Lions, here are the winners I would have chosen: to Sigalit Landau, the Golden Lion for the best national pavilion (*One Man's Floor Is Another Man's Feelings*, Israel); Christian Marclay, best artist in the exhibition *ILLUMInations* for his video *The Clock* (2010); the Silver Lion for the best younger artist in *ILLUMInations* would have gone to Andro Wekua, for *Pink Wave Hunter* (2011); the jury would have awarded special mentions to Markus Schinwald for the Austrian Pavilion and Melanie Smith for the Mexican Pavilion. Guy de Cointet (posthumously), and Sturtevant, would have received Golden Lions for lifetime achievement. ■

Anaël Pigéat
Translation, L-S Torgoff